



# Histoire de pêche

Isabelle Clerc

Les mains sur les hanches, le sourire triomphant, madame Laframboise annonça :

« Aujourd’hui, le titre de la composition est : “Mon plus beau souvenir de vacances”. »

Aïe! J’aurais dû m’en douter. À chaque rentrée scolaire, c’est la même chose. Je ne sais plus quoi raconter. D’autant plus que j’ai encore passé mes vacances chez mes grands-parents aux îles de la Madeleine. J’ai déjà parlé du village, des plages, du vent. De toute façon, ça n’intéresse pas mes amis. Eux, ils sont habitués à la ville, aux ruelles... Pourtant, cet été, je ne l’oublierai jamais...

Comme tous les soirs, avant d’aller au lit, j’étais venu embrasser mon grand-père. Il lisait son journal et fumait sa pipe. Mais ce soir-là, au lieu du « bonne nuit » habituel, il me dit :

« Mon garçon, tu es maintenant assez grand. Si tu le désires, je t’emmènerai pêcher. »

Pour sûr que je le désirais! C’était mon vœu le plus cher depuis que je venais aux îles. Rester sur le quai me rendait malade d’envie. La nuit tombée, caché dans l’escalier, je l’avais si souvent écouté raconter la mer que j’en connaissais tous les secrets. Cette mer qui donne du poisson mais qui engloutit les bateaux quand elle est mauvaise.

On partit le lendemain au lever du jour. Grand-père comptait sur moi pour remonter les filets. Il fallait attraper les bouées avec la gaffe. Je n’en ratai pas une. Il me demanda ensuite de l’aider à dégager les poissons des mailles. Plusieurs étaient encore vivants : ils grouillaient, se tordaient, glissaient comme des savons dans mes mains. De peur, ils faisaient « dans leurs culottes ». C’est la goélette chargée à ras bords que nous avons pris le chemin du retour. Cap à l’ouest.



Le vent s’était levé, formant une mer houleuse. Mon grand-père était un être calme. Son visage, ses gestes ne trahissaient aucune tension. Il exécutait les manœuvres exactement de la même façon par beau temps que par mauvais temps. Les mains à la roue, le regard au loin, il lançait : « Y’a pas de problème. » Moi, je trouvais qu’il y en avait des problèmes.

Le grain s'approchait : c'était comme une barre laiteuse qui s'avancait vers nous. Elle était annoncée par un vent violent qui nous couchait d'un bord puis de l'autre. Et quand elle arrivait, c'était des millions de grêlons qui envahissaient le pont et qui nous frappaient violemment. Le ballonnement me mettait à l'envers, j'avais le cœur sur le bord des lèvres. Je m'accrochais au pont. Mes mains le serraient si fort que j'en avais des crampes. J'avais froid, j'étais mouillé, j'avais peur de tomber en enlevant mon ciré. Mon grand-père, toujours à la roue, l'œil fixant l'horizon, chantonnait.



La goélette montait tout en haut sur la crête de la vague et redescendait en furie dans le grand trou noir. Elle piquait du nez comme un avion quand il s'écrase. On entendait des craquements sourds. L'eau envahissait le pont à chaque plongée et elle fuyait en de multiples embruns quand on remontait. La vague venant de travers nous couchait sur le côté et des lames nous ensevelissaient pendant quelques instants. Mais Neptune était toujours là, les mains sur la roue, le regard lointain, impassible. Il m'appela, me plaça entre la barre et lui, et, m'entourant de ses bras, il me dit : « On est bien ensemble, hein? »

« Hé! Bastien! Tu rêves?

— Non, heu... oui Madame.

— Tu n'as pas de souvenir de ton été?

— C'est que... la pêche, ça n'intéresse personne.

— Si, moi ça m'intéresse! »



---

Source des images: Microsoft Office Online, Images Clipart